

tour de la résidence Eden, ressemblent plutôt à une cour des miracles : vieux Franco-Libanais, métisses ou Africaines abandonnées, Français au chômage sont reçus par des bénévoles.

Tonitruant, tatoué comme un vieux marin, M. André Fernandez, s'il a bien besoin d'un colis de vivres, n'a pas perdu le sourire. Lui est « *de la bande de Marcoray* », dans la ville basse, et prend ses quartiers chez Pilou, à côté de la station Texaco. Selon lui, chaque Français a son ethnologie... celle de sa femme ! D'après ses observations, les maris de femmes bété « *fraient* » entre eux, tandis que les conjoints de Baoulé les regarderaient en chiens de faïence. Et, si le cercle colonial a bien éclaté, les « *tribus* » de Blancs se retrouvent au siège des amicales bretonnes, occitanes, ou lyonnaises, à tel point qu'une jeune étudiante ethnologue ivoirienne a pu se lancer dans l'observation des étonnantes coutumes... des Corses d'Abidjan !

Quand vient le soir, le patron français du restaurant La Bonne Bouche regarde passer les voitures. En short, cordial, bedaine en avant et dents ébréchées, il a cessé de s'étonner de son entourage d'« *hôtesse* », dans ce quartier « *chaud* ». S'il montre fièrement ses chambres à 5 000 francs CFA la nuit, si appréciées par les Français de passage, il regrette le temps béni où « *les forestiers de l'intérieur venaient en avion privé claquer les grosses liasses de billets rouges, réquisitionnant filles, bars et restaurants* », et repartaient bien allégés.

A l'inverse, beaucoup, mi-héros de Graham Greene, mi-héros d'Ernest Hemingway, souvent ruinés d'un seul coup, remâchent avec amertume leur splendeur passée : « *Après avoir arraché chaque franc, s'indigne Armand, mon parc d'autobus a brûlé en une seule nuit ! Même Houphouët, qui me connaissait, n'a rien pu faire : ma compagnie faisait de l'ombre à un ministre, il a envoyé des petits Dyoula incendier le tout !* »

Pour M. Yves Bénabes, soixante-trois ans, qui a connu ces années « *folles* », de 1945 à 1965, c'est l'insécurité qui devient inquiétante : « *En Côte-d'Ivoire, on tue plus de Français qu'en Algérie !* », soutient-il. Opposé à l'héritage - « *J'essaye de tout claquer avant de partir !* » -, très critique envers l'assistance - « *Je crèverais plutôt que de leur demander un cadeau !* » -, M. Bénabes revendique sa liberté d'homme seul : « *Pas de télévision, de vidéo : moins j'ai d'argent, mieux je me porte !* »

Certains vivent des secours du consulat, parfois complétés par les associations caritatives. Sur les 20 000 Français de Côte-d'Ivoire - la moitié des résidents de 1981 - plus de 40 % sont binationaux, la plupart d'origine libanaise. Toute une panoplie d'aides concernent les cas d'urgence, médicaux ou sociaux : 156 cas en 1995. Les plus de soixante-cinq ans relèvent de l'allocation de solidarité, sorte de revenu minimum à l'étranger, touchant jusqu'à 240 000 francs CFA chaque mois - le salaire d'un cadre ivoirien.

D'autres misères, davantage cachées, échappent à l'aide institutionnelle : Marthe, épouse délaissée d'un Ivoirien, la soixantaine maussade, affublée d'un grand pagne délavé, rencontrée dans une cour collective de Yopogon ; ou la « *vieille dame française* » du marché d'Abobo, errant en guenilles, mendiant de quoi survivre, rêvant de mythiques troupeaux au Mali pour reconstituer sa fortune : maltraitée par son mari africain, elle refuse obstinément de rentrer en France, jusqu'à revendre un billet d'avion pour rester dans son pays d'adoption.